

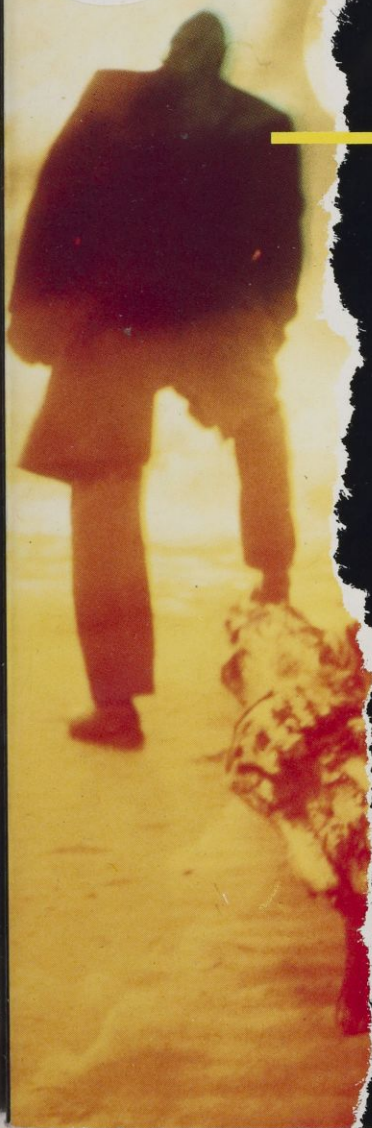
ÉI. 8° Y

23354

(53)

KÂÂ

# LE MARTEAU



CRIMEFLEUVE**NOIR**



1817255

# LE MARTEAU

EL 814  
23357  
(53)

LE MARTEAU

DANS LA MÊME COLLECTION

- |                                      |                      |
|--------------------------------------|----------------------|
| 1. <i>Enfantasme</i>                 | G.-J. ARNAUD         |
| 2. <i>Typhon-Gazoline</i>            | Jean VAUTRIN         |
| 3. <i>Un détour par l'enfer</i>      | Emmanuel ERRER       |
| 4. <i>Le coucou</i>                  | G.-J. ARNAUD         |
| 5. <i>La maison dans les vignes</i>  | Brice PELMAN         |
| 6. <i>Tel un fantôme</i>             | G.-J. ARNAUD         |
| 7. <i>Bunker-Parano</i>              | G.-J. ARNAUD         |
| 8. <i>Marée basse</i>                | Hervé JAOUEN         |
| 9. <i>Coup de cafard</i>             | Gérard DELTEIL       |
| 10. <i>Les jeudis de Julie</i>       | G.-J. ARNAUD         |
| 11. <i>Le syndrome du P. 38</i>      | Emmanuel ERRER       |
| 12. <i>Le pacte</i>                  | G.-J. ARNAUD         |
| 13. <i>Attention les fauves</i>      | Brice PELMAN         |
| 14. <i>Tendres termites</i>          | G.-J. ARNAUD         |
| 15. <i>Quai de la Fosse</i>          | Hervé JAOUEN         |
| 16. <i>Noël au chaud</i>             | G.-J. ARNAUD         |
| 17. <i>La recluse</i>                | G.-J. ARNAUD         |
| 18. <i>La charité du diable</i>      | Claude RODHAIN       |
| 19. <i>La défroque</i>               | G.-J. ARNAUD         |
| 20. <i>Les plumes du paon</i>        | Brice PELMAN         |
| 21. <i>Toilette des morts</i>        | Hervé JAOUEN         |
| 22. <i>Trois chiens morts</i>        | KÂÂ                  |
| 23. <i>Le cercle d'argent</i>        | Emmanuel ERRER       |
| 24. <i>Abattez vos dames</i>         | Roger VILARD         |
| 25. <i>La vasière</i>                | G.-J. ARNAUD         |
| 26. <i>Coup de sang</i>              | Jean-Pierre ANDREVON |
| 27. <i>Meurtres par écrits</i>       | Béatrice NICODÈME    |
| 28. <i>Comme une odeur de mort</i>   | Jean-Pierre ANDREVON |
| 29. <i>Deux doigts dans la porte</i> | G.-J. ARNAUD         |
| 30. <i>La troisième victime</i>      | Brice PELMAN         |
| 31. <i>Le cahier d'absence</i>       | Frédéric DARD        |
| 32. <i>Toi qui vivais</i>            | Frédéric DARD        |
| 33. <i>Mort blanche</i>              | CANINO               |
| 34. <i>Refaire sa vie</i>            | Frédéric DARD        |
| 35. <i>Mourir côté jardin</i>        | Frédéric LEROY       |


- |  |                      |
|--|----------------------|
| 36. <i>Les bras de la nuit</i>                 | Frédéric DARD        |
| 37. <i>Leur tête à couper</i>                  | Jean-Pierre ANDREVON |
| 38. <i>Des yeux pour pleurer</i>               | Frédéric DARD        |
| 39. <i>Ma sale peau blanche</i>                | Frédéric DARD        |
| 40. <i>Défi à Sherlock Holmes</i>              | Béatrice NICODÈME    |
| 41. <i>Les Mariolles</i>                       | Frédéric DARD        |
| 42. <i>La Vénus de Peep Show</i>               | CANINO               |
| 43. <i>L'accident</i>                          | Frédéric DARD        |
| 44. <i>Les séquestrées</i>                     | Frédéric DARD        |
| 45. <i>La mort blonde</i>                      | Jean-Pierre ANDREVON |
| 46. <i>La dame qu'on allait voir chez elle</i> | Frédéric DARD        |
| 47. <i>La main courante</i>                    | Joseph BIALOT        |
| 48. <i>Coma</i>                                | Frédéric DARD        |
| 49. <i>Le cauchemar de l'aube</i>              | Frédéric DARD        |
| 50. <i>Du plomb pour ces demoiselles</i>       | Frédéric DARD        |
| 51. <i>Puisque les oiseaux meurent</i>         | Frédéric DARD        |
| 52. <i>Le pain des fossoyeurs</i>              | Frédéric DARD        |

5222E-89911170-10

KÂÂ

# LE MARTEAU

La loi de 1958 a été modifiée par la loi n° 100 du 10 août 1960 relative à l'organisation des juridictions judiciaires. Cette loi a supprimé les Cours d'appel et a créé les Cours d'appel de Paris, de Lyon et de Marseille. Elle a également supprimé les Cours de justice et les Cours de commerce. Les Cours de justice ont été remplacées par les Cours d'appel de Paris, de Lyon et de Marseille. Les Cours de commerce ont été remplacées par les Tribunaux de commerce. Les Tribunaux de commerce ont été supprimés et leurs compétences ont été transférées aux Tribunaux de commerce. Les Tribunaux de commerce ont été supprimés et leurs compétences ont été transférées aux Tribunaux de commerce. Les Tribunaux de commerce ont été supprimés et leurs compétences ont été transférées aux Tribunaux de commerce.

© 1971 Éditions Fleuve Noir  
**CRIME FLEUVE NOIR**  


DL-04111994-33532

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1994, Éditions Fleuve Noir

ISBN 2-265-00064-7

ISSN 0768-6796



## CHAPITRE PREMIER

*« Leur liberté est morte de la  
peur de mourir. »*



of the ...

The ...

The ...

...

...

...

...

...

## CHAPITRE PREMIER

Je me dis que, cette fois, le sommet des emmerdements avait été somptueusement atteint.

Je ne donnai aucun coup de pied dans la carrosserie de cette pauvre vieille Fiat : le moteur avait abandonné la partie en rase campagne, dix-huit kilomètres avant Châlons-sur-Marne, et voilà tout. Rase campagne couverte d'un tapis blanc sous le ciel gris. La bise me traversait déjà. Des poids lourds et quelques rares voitures empruntaient la nationale 4, ce matin de janvier vers onze heures. La Fiat encombrait une partie de la chaussée, un énorme DAF trente-cinq tonnes freina et son chauffeur klaxonna furieusement.

Je remontai dans la voiture, allumai les feux de détresse. Puis, en mettant la première et en actionnant le démarreur, je parvins à gagner le bas-côté. N'aurait plus manqué que ça : causer un accident... Et voir de nouveau des flics. Comme ceux d'il y a deux ans. Ou encore cette saloperie de juge d'instruction qui m'avait fait incarcérer : faillite frauduleuse, escroquerie,

abus de biens sociaux, d'autres babioles encore. Le fumier n'avait rien voulu entendre : que tout était de la responsabilité de Sarrazin, mon sympathique associé.

Au Brésil, lui, Sarrazin.

Bon. Je songerais à Sarrazin plus tard. Je sortis du coffre la valise qui contenait à peu près toutes mes richesses, fermai la voiture en riant un peu de cet acte dérisoire et me mis à lever le pouce. Le vent me piquait les yeux et me glaçait la main ridiculement élevée au-dessus de ma tête, pouce brandi.

Trois gros camions, une Audi, une R21, une camionnette d'EDF, de nouveau des camions roulant très vite.

Cinq ans de prison, dont trois avec sursis. Mon avocat m'avait dit qu'il valait mieux ne pas faire appel ; qu'il fallait juste espérer que ce ne serait pas le parquet qui ferait appel *a minima*, qu'en somme je m'en tirais à bon compte.

Une Mercedes sale, une vieille 305.

Le parquet avait dû estimer en fin de compte que ma peine était suffisante. Avec six mois de préventive à espérer stupidement qu'on mettrait la main sur Sarrazin ou, dans mes rêves les plus fous, qu'il aurait honte et viendrait se constituer prisonnier... Un an, donc, à passer à la maison d'arrêt de Rennes, remise de peine, maman morte de chagrin. Ce cher Sarrazin, vraiment !

Deux nouveaux poids lourds et une CX.

Bordier, le bétonneur à qui Sarrazin avait escroqué un million deux cent trente-sept mille six cent onze francs, me regardait dans le box

avec une haine effrayante. Ils étaient ainsi, comme lui, onze à s'être fait rouler, puisque l'ensemble des sommes escroquées avoisinait les cent dix millions de francs. Nouveaux, bien entendu.

Apparemment, ce matin, les gens avaient l'air de se moquer complètement de ceux qui roulent avec des vieilles Fiat et tombent en panne. Il ne s'était pourtant pas passé beaucoup plus de dix minutes quand stoppa une camionnette Toyota blanche conduite par un jeune gars hilare.

— Elle a quoi, vot'caisse ?

— Moteur par terre.

— Ah merde ! Et vous alliez loin, comme ça ?

— Non, non. Châlons. Chez des amis.

En moi-même, j'ajoutai : « Enfin, j'espère que ce sont toujours des amis. » Parce que ce n'était rien de sûr.

Je me demandais véritablement ce que je ferais à Châlons-sur-Marne avec trois cents francs en poche si Marcel et Jeanne avaient décidé que Simon Meuvois n'était plus du cercle de leurs amis.

— Ils habitent où, vos amis ?

Je le lui indiquai et il me répondit gentiment qu'il pouvait facilement me déposer juste devant, que cela ne le gênait pas.

C'était le mieux, en effet. Surtout que je n'étais venu qu'une seule fois les voir à Châlons. Sinon, c'était le mois d'août dans leur villa du Cap d'Antibes et la vue sur la baie des Anges.

— Ne laissez pas trop longtemps votre voiture au bord de la nationale : sans quoi même avec le

moteur pété, vous n'en retrouverez que la carrosserie... Et encore !

— Ah oui, euh, bon, bien sûr ! répondis-je de façon un peu égarée.

Il m'observa en se demandant qui, en fin de compte, il avait bien pu prendre à son bord, qui sonnait maintenant à la porte d'un immeuble de grand standing.

Il y avait un interphone. Dieu merci, ils n'en étaient pas encore à cette sinistre histoire de codes.

Marcel et Jeanne ont l'appartement tout en haut, avec le jardin d'hiver.

— Oui ? fit la voix de Marcel, la voix grasse du fumeur de cigarettes à papier maïs.

— Simon, ici. Je peux te voir ?

— Simon ? Simon qui ?

— Ben, Simon Meuvois.

Et silence. Un silence qui ne présageait rien de bon. Puis quand même :

— Attends, j'ouvre. C'est tout en haut.

Claquement sec, porte qui s'ouvre, hall fleuri, ascenseur avec glace à l'intérieur. Simon Meuvois a-t-il une sale gueule à trente-trois ans et un peu de prison au passage ?

Je m'abstins de porter un jugement sur ma mine et mon trench-coat pas vraiment net, me tournai et observai donc plutôt la porte.

Arrêt. Marcel m'attendait sur le pas de la porte. Il avait sa calvitie, sa barbe bien taillée, un costume de gravure de mode et un visage peu amène.

A la fois peu amène et emmerdé ; curieux mélange.

— Je ne te dis pas d'entrer. Jeanne n'est pas là et je ne veux pas qu'elle te voie. Tu... comprends ?

— Non.

— Je me disais bien un peu que tu viendrais... Bon, mais tu vois ?

Je ne voyais rien.

— Je ne sais pas, moi, va déjeuner aux *Ardennes*, place de la République, c'est pas mal. Je t'y retrouverai.

— Avec quel fric ? m'entendis-je demander avec un sentiment pénible. Ce n'était pas de la honte, c'était je ne savais quoi.

— C'est à ce point ? Bon, bon, attends.

Il disparut, revint avec deux billets de cinq cents francs.

— Ça ne t'ennuie pas de prendre l'escalier pour redescendre ? Jeanne ne va pas tarder à rentrer pour déjeuner.

— Tu fais l'aumône au lépreux, Marcel ?

Et je redescendis tout de même par l'ascenseur : il ne faut pas exagérer.

Dans mon dos, son regard devait être réprobateur, mais il ne pouvait pas me pousser de force dans l'escalier. Je ne croisai pas Jeanne dans l'immeuble, ni nulle part. Je demandai deux fois mon chemin pour rejoindre la place de la République. J'achetai des journaux pour lire n'importe quoi en déjeunant, oublier que j'étais un galeux ou un pestiféré. Dans une vitrine, je me trouvai l'aspect en fin de compte assez présentable.

Au milieu de la Champagne, on peut trouver

des huîtres, du homard et on arrose le tout de coteaux champenois rouge un peu frais. Je m'y collai en lisant *Autodéfense*. C'était quoi, cette sorte de sentiment bizarre qui m'était venu quand Marcel m'avait tendu, comme du bout des doigts, ces deux billets de cinq cents francs ? Les excommuniés, on les nommait « vitandus », ceux qui doivent être évités. J'étais un « vitandus » moderne. Je terminai *Autodéfense* et passai à *L'Auto-journal*. J'imagine que ce devait être ma méthode pour oublier la Fiat sur le bord de la nationale 4, attendant son maître — et est-ce que j'avais un moyen de faire chanter Marcel ? Le paradoxe est tel que, si on ne les fait pas chanter, ils vous excommunient.

« Te voilà excommunié du fric et des propriétaires du fric. »

Avec ça, j'étais bien avancé et je ne voyais pas comment faire chanter Marcel. Sarrazin m'avait exactement cocufié et il n'y fallait plus penser jusqu'au moment où je pourrais y penser. Plus tard, pas pour le moment.

Advint mon homard — et des sourires sympathiques. Je buvais beaucoup, je ne savais pas de quoi l'heure prochaine serait faite. Mais, si je me retrouvais au poste pour vagabondage, ce ne serait jamais que pour y digérer du homard excellent.

Avec les fines nourritures et le vin, mon esprit s'engourdissait dans la chaleur et les bavardages discrets autour de moi. Je ne trouvais toujours pas de moyens pour faire chanter Marcel, à part le chantage au sentiment, mais cela n'irait pas bien loin. Mille balles de plus, peut-être ?

Il fut deux heures et demie, du café et du marc de champagne. Je décidai que si à trois heures Marcel n'était toujours pas apparu, j'irais m'installer à l'hôtel avec ma petite valise et qu'il casquerait jusqu'à la fin de ses jours. Ça ne tenait pas debout, mais ça me faisait du bien. Ou alors trouver un rade où m'enfiler des calvados à n'en plus finir ?

J'avais eu tort de ne pas m'attaquer au chariot de desserts, la chose était avérée. Maintenant, Marcel était debout devant moi dans son manteau, et m'observait comme si j'étais un être vraiment dérangeant dans sa (petite) vie. Mais la mienne était-elle grande ? Et Marcel n'avait-il pas le projet de faire disparaître la chose dérangeante que j'étais, moi, l'escroc, le faussaire et quoi d'autre encore ?

— Assieds-toi, dis-je. C'est fameux, ici.

Il m'observa de son même air. Ah non ! Maintenant, Marcel était agacé.

— Je bois un café et je vais te chercher vingt mille balles en cash à ma banque. Ça va ?

— Hé bé ! L'éloignement des lépreux coûte des fortunes.

— Ça va ?

Je l'observai un moment, faillis lui dire que non, ça n'allait pas, que plus jamais rien n'irait, mais Marcel n'avait pas compris.

— D'accord.

Je le vis réprimer un hochement de tête, il contemplait le pauvre type qu'à ses yeux j'étais devenu.

— C'est curieux comme on peut se tromper sur les gens, osa-t-il malgré tout.



Il aurait voulu que je me justifie. Mais non, même pas. Il aurait été gratifié de ce que j'essaie de m'expliquer devant lui, qu'il puisse, lui, s'ériger en tribunal et m'octroyer le pardon. Quoi de plus délicieux que de pouvoir signifier l'innocence ?

Quelque part en moi, une voix dit : « Un jour, il y aura des morts. »

Car il voyait bien que je n'avais nulle explication à donner. Il revint aux mimiques plus sereines :

— Tu vas où, après ?

Et je finis par lâcher :

— Tu sais bien, toi, Marcel, que je n'ai escroqué personne. Non ?

Son regard se mit en fuite, observant une jolie jeune fille qui mangeait du fromage et avait les joues en feu.

— Je ne sais pas, fut la réponse lourde et gitane-maïsée. Trente mille, Simon, parce que j'ai de bons souvenirs de nos soirées au Cap d'Antibes.

Moi aussi, j'avais de bons souvenirs de ces soirées-là.

— Tu sais, fit Marcel, je pourrais très bien ne pas te donner un centime.

Puis il composa un silence très réussi et prit un ton mielleux :

— Tu as besoin de tout ça pour aller refaire le plein en Suisse ?

Je reposai ma tasse de café si violemment que le liquide noir alla gicler sur la nappe.

— Je n'ai pas un centime en Suisse, Marcel.

— Personne ne croit que Sarrazin a embourbé tout cet argent. Personne. Et surtout pas moi. Tu as fait un an de tôle, c'est vrai ; Sarrazin est en Argentine ou au Brésil, sans doute...

Je sentis mon visage devenir blanc, la jeune fille qui mangeait du fromage eut son regard qui croisa le mien. Il me parut que Marcel avait peur de mon visage, subitement.

Il se reprit : il ferait beau voir que celui qui croit pouvoir s'auto-proclamer juge de mes actions, sous le prétexte de l'amitié trahie (par moi, vilain cachotier au sujet des gros sous), en vienne également à perdre la face.

C'est dans ce charabia-là que je voyais Marcel baigner, Marcel qui ne savait donc plus où installer ses certitudes. Au fond, c'était peut-être amusant à voir.

Amusante aussi à voir la peur tenace dans ses yeux, maintenant. Son regard quitta le mien. Il se leva.

— Je vais chercher ce fric, Simon. Bien sûr. J'en ai pour dix minutes.

— Je t'accompagne, prononçai-je d'une voix tellement douce que je ne la reconnus pas. Pourquoi Jeanne ne veut-elle plus me voir ?

Il haussa les épaules. Après tout, est-ce que je ne m'en foutais pas ?

— Allons-y, alors. J'ai quantité de choses à faire, cet après-midi.

Je me gardai bien de ricaner : il était transparent. Il avait d'abord envisagé de me laisser sur place ; puis, ensuite, il avait conclu que le mieux était de me balancer un peu de fric pour

— Oh ! monsieur Meuvois ! dit-elle de sa voix grinçante.

Je passai le hall rempli à moitié de meubles rares, chers et laids, et Virginie se précipita sur moi avec cette hypocrisie bien élevée qui la caractérise.

— Siii-moon ! fit environ sa bouche gluante de rose pâle.

Très très belle blonde, Virginie.

— Ça, c'est sensationnel. Mais... Qu'est-ce qui t'est arrivé ? On ne te voyait plus nulle part.

— Virginie ? Ta salle de bains. Je te file du fric pour que tu ailles me chercher des fringues, pendant ce temps-là. Ensuite, je t'invite à déjeuner où tu veux !

Ses yeux bleus complètement idiots me regardèrent. Je savais que je la subjuguais. Elle dit :

— C'est que...

— Que quoi ?

— Non, non, rien.

— Tu avais rencard avec un type ?

— Écoute, Simon, tu sais bien quand même que tu n'as jamais été le seul.

Ça oui, ça je savais. Une des raisons pour lesquelles, en sortant de tôle, je n'avais absolument pas voulu aller la voir. Et puis, non, ce n'était pas ça. Il y avait sûrement des tas d'autres raisons, mais je n'avais jamais eu envie d'analyser.

— Quoi comme fringues ?

— Tu sais bien.

— Tu es quand même un drôle de type, Simon, me dit-elle vers deux heures et quart, alors que nous commençons de déjeuner au *Pub Winston Churchill*.

Ensuite, elle me dit qu'elle comprenait bien, que la prison ça devait faire bizarre, qu'elle avait été très malheureuse pour moi et autres billevesées. Elle était incroyablement chiante. Pourquoi avoir mis les pieds chez cette conne ? Réponse : simplement parce que j'avais eu une peur épouvantable des flics dans ce routier. Je me rendais compte maintenant que j'avais juste voulu me trouver un refuge, n'importe lequel.

— A quoi penses-tu, Simon ?

— A rien. Sauf qu'il faut que je sois à Genève ce soir.

Elle eut un air déçu, mais ne me demanda rien. Aurait voulu une séance de cul, celle-là. Mais moi, je penserais au corps de Sylvie et je serais un partenaire minable — je le savais.

Vers quatre heures, je la décramponnai en faisant appeler un taxi. J'eus droit à une Volvo qui n'était plus qu'un tas de pièces détachées, sur lequel tas trimait une fille brune qui fumait des gauloises.

Je m'endormis et c'est gentiment gare de Lyon qu'elle me réveilla. Vaseux, hagard et frigorifié dans le brouhaha de la grande caverne. Le TGV 977 partait à dix-sept heures quarante et était à Genève à vingt et une heure onze. Je fis la réservation, pris un billet de première, achetai un tas de journaux que j'étais certain que je ne lirais pas et montai dans le train sitôt qu'il fut à quai.

Depuis combien de temps n'avais-je pas dormi ? Je m'assoupis instantanément. Au milieu d'un effrayant cauchemar, une voix disait, féminine :

— Simon ?

Et ce n'était pas un cauchemar, parce qu'une main me secouait l'épaule et que ce parfum-là je le connaissais bien. C'était Sylvie, bordel de merde !

— Ça alors, ça alors !

Je n'aurais jamais pensé que je serais heureux de la voir à ce point.

Le wagon était à demi désert. Elle s'assit à côté de moi.

— Ça a été dur, demanda-t-elle.

— Oui. C'est bien que ça se trouve comme ça, qu'on prenne le même train.

— Oh oui ! Oui, c'est génial. Tu as laissé la XM dans un garage ?

— Pas vraiment...

Le type devant nous avait des oreilles énormes et on avait le sentiment que, telles celles d'un chat, elles étaient tournées par-derrière.

Je fis signe à Sylvie qui hocha la tête. Putain ! Ce que je peux haïr et les transports en commun et les curieux qu'ils véhiculent.

Le train commença à s'ébranler et je me rendormis. Est-ce la présence de Sylvie et sa main sur ma cuisse gauche qui firent que je sommeillai sans cauchemars ?

Genève était glaciale. Sylvie dit qu'elle mourrait de faim comme nous montions dans le taxi. A neuf heures et demie, nous nous installions à table au restaurant *Le Cygne* dans le *Noga Hilton*.

— Ce que j'ai pu avoir peur pour toi, dit-elle.

— Et moi donc ! rigolai-je.

Je ne savais pourquoi j'étais de si bonne humeur. Je lui racontai tout le merdier à mots couverts et je conclus en lui promettant d'acheter une nouvelle XM. Ensuite, j'allai téléphoner à Rudi.

— Nom de Dieu ! Mais qu'est-ce que tu fous, Simon ? Justus ne comprend plus. Il me téléphone deux fois par jour...

Court silence.

— Il envisage de te remplacer par un de ces petits cons de Milan, tu comprends ? Tu es où ?

— Genève. Je serai à Innsbruck demain dans l'après-midi. J'avais un ou deux problèmes à régler au dernier moment. Maintenant c'est chose faite.

— Tu es sûr ?

— Certain, ricanai-je.

— Bon. Je l'appelle demain matin.

Je raccrochai, retournai à table, souris à Sylvie. Tout rentrait dans l'ordre, j'émergeais du sordide, Sylvie me souriait, c'était bon.

— Allons faire l'amour, proposai-je.

\*\*

— Mais oui, bien sûr ! dit Justus Dressau. C'est exaspérant ; il faut sans cesse régler des quantités de détails et on est tout le temps retardé. Mais vous connaissez Rudi aussi bien que moi. Il est tout le temps inquiet de tout.

J'opinai poliment. Du reste, ce n'était pas faux.

Il me regarda derrière ses lunettes à monture

d'argent, son bureau en teck. Au-delà de sa calvitie soignée, par les grandes baies, on devait avoir la vue sur tout Innsbruck lorsqu'il ne faisait pas nuit.

— Trop tôt pour un petit scotch, monsieur Meuvois ?

— Non, répondez-je. Si on veut.

— Bien, bien. Vingt-deux mille francs suisses par mois, cela vous convient ?

— Je n'ai rien à discuter, répondez-je encore. Je suppose que, comme à son habitude, Rudi a déjà tout réglé à ma place ?

Dressau sourit.

— Vous savez bien comment il est... Non ?

Je souris à mon tour. Voilà. J'étais dans l'univers feutré dont j'avais l'habitude *avant* la tôle.

Justus Dressau sortit une bouteille de Glen Morangie et, dans un petit bar, trouva de l'eau à ressort et des glaçons, deux verres en ce qui était du cristal de Bohême. Nous trinquâmes, il fouilla dans un tiroir, sortit une boîte de la Flor de la Isabella, m'en offrit, je refusai.

— Voyez-vous, fit-il après en avoir allumé un, la clientèle actuelle veut à la fois une sorte d'authenticité, de cachet... Oui ? Et, en même temps, que ce soit très moderne et fonctionnel. Mais il faut une petite *touche* supplémentaire. Et il n'y a que les Français pour savoir cela. Même en Autriche ! Ha, ha ! C'est quand même un comble ! Demander à un architecte français de faire de l'authentique *autrichien*. Non ?

— Il s'agit d'avoir le sens du détail, répondez-je.

— Oh ! Excellent ! Très bien, le sens du détail. C'est tout à fait cela.

Oui, c'était bien comme avant : tout ce que je disais était parole d'évangile. C'était très agréable.

— Il faut que je m'installe sur le site, que je prenne des photos et fasse des croquis. Dans trois semaines, je vous présenterai quatre ou cinq options, mais qui ne seront pas incompatibles entre elles. On pourra toujours les marier, faire des compromis.

— Très bien ! Vraiment ? Pas plus de trois semaines ?

— Un dégrossissage. L'architecture, c'est comme le fromage : ça s'affine. Mais il faut bien un élément de base, sinon on discute dans le vide et on n'avance pas.

— Très bien ! Très bien. Et vous comptez être sur le site quand ?

— Demain matin. Le temps de louer une voiture et...

— Mais non ! Vous n'allez pas du tout louer de voiture ! J'en ai quatre !

\*  
\*\*

Sylvie et moi, nous nous sommes installés dans un chalet d'Ingerfeld, tout près de Sankt Anton-am-Arlberg, dans un chalet, face au site prévu pour la construction de résidences de standing pour richissimes. Sylvie va faire les courses avec la Mercedes prêtée par Dressau et la litanie de mes horreurs se dissipe peu à peu dans ma mémoire. Vers le 20 février, j'ai eu fini



mes croquis d'implantation et ai commencé le plan de masse. A la jumelle, j'ai observé longuement des débuts d'avalanche au-dessus du site choisi.

Je fis une enquête dans le village et téléphonai à Dressau qui vint, qui admira sans vergogne le corps de Sylvie, laquelle Sylvie se demandait par moments ce que devenait son garage.

Mais cela ne la prenait que par de rares moments. Autour du 1<sup>er</sup> mars, elle me dit qu'elle était enceinte, et des fleurs que j'ignorais commençaient à pousser là où la neige avait fondu. Nous faisons de belles promenades et j'avais acquis un Hewlett-Packard pour m'assister dans mes plans et mes calculs. C'était bon de travailler de nouveau en même temps que d'avoir une idylle sur l'Arlberg. Il fallait oublier tout le reste et, en effet, j'oubliai tout le reste. Au 15 avril, les travaux commencèrent. Dressau nous invita à déjeuner et nous déclara qu'il allait donner à cette promotion une allure internationale, invitant des journalistes italiens, français, allemands et suisses. Donc, beau portrait de ma truffe dans *Paris-Match* et, en plus grand encore, dans *Le Figaro-Madame*.

Là encore, c'était agréable : j'étais redevenu l'architecte à la mode — ce qui voulait sûrement dire des tas d'autres propositions un peu partout.

Vers le 20 avril, ma mission était terminée, Dressau avait vendu tous les appartements sur plan. J'achetai une Jaguar et emmenai une

semaine Sylvie *Zu Posthaus* à Kochel, en haute Bavière. C'est là que nous décidâmes de nous marier.

A la fin avril, Dressau me présenta un jeune homme bien propre se nommant Klaus Hinzberg, qui avait fait ses études d'architecture à Vienne et qu'il me proposait comme assistant, si je voulais bien m'occuper d'un complexe hôtelier à Breuil Cervinia, dans le Val d'Aoste, juste sous le mont Cervin.

Tout, pour moi, semblait redevenu lisse et facile comme avant. Je finis par me persuader que jamais je n'avais liquidé quiconque à coups de marteau, que je n'avais jamais écrasé personne sur un parking de gare, ni quoi que ce soit de cet acabit. Rien qu'un mauvais rêve en train de se dissoudre.

Mais tout ceci s'envola cruellement le 12 mai, vers huit heures du soir, lorsque je revins de Breuil Cervinia à Ingerfeld.

Deux jours d'un épuisant voyage par l'autoroute du Brenner, mais peu importe. Devant le chalet d'Ingerfeld était stationnée une BX grise immatriculée en France, dans le Cantal, très exactement. Je sortis de la Jaguar et Sylvie vint m'ouvrir, parfaitement blanche.

— Calme-toi, dis-je. Qui est-ce ?

— Un policier français. Il me dit qu'il te connaît et qu'il est venu pour te voir.

Je fus dans le living, compris. Le petit souffreux de merde ! Celui qui avait dit, dans cette misérable ferme-auberge, qu'il me ferait dégueuler mon chevreuil et à qui j'avais envi-

sagé d'injecter de l'acide sulfurique dans le méat urinaire. Dumas. C'est Dumas qu'il s'appelait.

Sylvie lui avait servi un scotch et son regard était extrêmement pourri.

— Foutez le camp, dis-je.

— Allons, allons, monsieur Meuvois.

Son sourire dévoila une canine manquante.

— ... Ne soyez pas grossier... Vous avez cassé combien de têtes à coups de marteau ? Vous, l'architecte européennement connu.

Il ricana comme un imbécile, but un peu de *mon* scotch et observa son verre comme si c'était passionnant.

Ensuite, il observa ses mains aux ongles bouffés jusqu'au sang. Et me regarda, toujours assis dans son trench-coat dégueulasse.

— Ouais. Je vous avais oublié, moi, Meuvois. Des pauvres types comme vous, ça s'oublie vite, hein ? Hé, hé ! Notez que c'est sûrement vous qui avez tué Philippe sur le parking de cet hôtel. Ça, y a pas. Qui d'autre ? Il devait vouloir une part du hold-up... Vous avez arrangé ça tous les deux pendant que j'avais le dos tourné, dans cette vacherie de ferme-auberge. Ah ! au fait ! Ces deux-là, ils se sont fait descendre à coups de calibre 12. On ne sait pas par qui, et d'ailleurs je m'en fous.

Il but un peu.

Je m'assis, trouvai une cigarette. Lui, j'allais lui traiter la tête à coups de piolet, j'allais ni plus ni moins que le trotskiser sur place, sûr et certain. Se rendait-il compte de tout ce qu'il faisait remonter en moi de façon parfaitement volcanique ?

— Non, non, continuait-il, je vous avais vraiment oublié. Et voilà que ma femme, elle trouve un article dans *Paris-Match*, elle me le montre et je vois quoi ? Votre gueule, Meuvois ! Le grand promoteur alpin ! Voyez un peu, hein ? Alors, j'ai fait ma petite enquête perso... Me suis intéressé aux mouvements de cette XM, à d'anciens complices d'Oostreke assassinés, *par vous*, Meuvois, évidemment...

Il paraissait incroyablement satisfait de lui-même. Et hop ! encore un petit peu de *mon* scotch. Sylvie reprenait un peu de ses couleurs. Je dis :

— Vous racontez n'importe quoi.

— Oh, non, non Meuvois ! Les empreintes retrouvées dans la Jaguar où a brûlé Oostreke et les empreintes dans une XM abandonnée sur le parking d'un routier du côté de Limonest, ce sont les mêmes. Et ce sont les vôtres, Meuvois. J'ai collationné, pour voir, avec celles dont dispose l'administration pénitentiaire. Même un juré d'assises parfaitement crétin, un coiffeur, par exemple, comprendra.

Je ne lui dis pas que mon coiffeur d'Innsbruck était un type très intelligent et bourré d'humour ; ça n'aurait servi à rien du tout.

— Ça fait la perpète, Meuvois. Et vingt ans incompressibles.

Il paraissait absolument hilare. Il dit :

— Mais, pour l'instant, je n'ai fait part de mes conclusions à aucun juge d'instruction. Même pas à celui qui instruit le meurtre de mon bien-aimé supérieur.

— Vous le haïssiez à ce point-là ?

— Oui, laissa-t-il échapper. Puis il se reprit : Mais peu importe, Meuvois, peu importe. Je ne suis pas gourmand, Meuvois, je veux juste prendre une retraite anticipée. La police, ça va bien et je rate toujours le concours interne pour devenir commissaire. Ça finit par être déprimant, on se dit qu'on est bête.

S'il avait pu savoir à quel point je me branlais de ses confessions de merde.

— Après ? fis-je.

Il pointa Sylvie du doigt :

— Et elle, qui a été la maîtresse et la pute d'Oostreke, elle est complice ; elle accouchera donc à la maison d'arrêt des femmes de Bois-d'Arcy. Oh ! ne vous inquiétez pas, c'est bourré d'assistantes sociales, ces endroits-là. Et je ne vois pas pourquoi elle n'aurait pas les circonstances atténuantes, pas ?

Savait-il que sa tête se rapprochait de plus en plus vite d'une des pioches qui sont encore dans une cabine d'ouvrier de l'autre côté de la vallée et qui n'a pas encore été enlevée ?

Il me piqua une cigarette sans me demander, il jubilait, il se croyait le maître, cette espèce d'enfoiré. Moi, j'avais une migraine épouvantable.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Haaaaahhhh ! éructa-t-il avec les yeux brillant de bonheur, haaaahhhh, il *avoue* donc implicitement. Sensationnel, Meuvois, sensationnel. Vous savez ? Je ne veux pas vous dépouiller. Non, j'ai réfléchi, ce serait un mau-

vais calcul, hé ? Je veux juste un appartement dans ce que vous avez construit et vingt mille balles mensuels.

Et sourire égrillard :

— Et, de temps à autre aussi, avoir une belle pute. Ou alors madame jouera le rôle ? Mon physique n'est pas avenant, alors, naturellement, hein ? C'est la nature qui veut ça, Meuvois, la nature !

Il sourit de façon abominable à Sylvie, il dit :

— Ne vous inquiétez pas, madame, je suis très bien membré. Vous vous rendez compte qu'un corps aussi maigre que le mien dispose d'une verge de vingt-sept centimètres et d'un diamètre de près de sept ! C'est incroyable, hein ? quand on a un corps aussi moche, d'avoir une queue aussi puissante.

— D'accord, dis-je.

Sylvie me regarda avec horreur, fila sur moi et m'expédia deux gifles. Ensuite, elle disparut ; elle manquait décidément de sang-froid et la nuit tombait, maintenant.

Dumas riait, il dit :

— C'était pour rire, vous savez ! Moi, ma femme est honnête, vous comprenez ?

Je me levai.

— Hé, vous allez où ?

— Moi ? Chercher de l'eau minérale.

— Ah ! bien, bien, faites. Je pense que je ne vous gêne pas si je reste à dîner.

— Aucun problème.

— Et ne vous énervez pas, elle va revenir.

Dans la cuisine, je trouvai une boîte de Perrier — produit de luxe en Autriche — et le couteau.

J'aurais bien voulu lui éclater la tête à coups de pioche, comme j'avais imaginé, mais il valait mieux le détruire sur place et aller ensuite le jeter dans un glacier. Je savais comment m'y prendre et on retrouverait son corps de merde dans un petit siècle.

De toute façon, ce couteau-là n'était pas mauvais. Épais de lame, acier de Soligen, forme vieillote et efficace. Si j'avais dû être maître chanteur, je n'aurais jamais poussé ma victime, ma vache à lait potentielle, au-delà de ses limites. Je crois que j'aurais été d'accord pour casquer. Oui, sûrement. Mais qu'il prétende, avec Sylvie... Nom de Dieu. Je lui ai demandé s'il voulait un peu de Perrier dans son scotch, ai commencé à verser de la main gauche, lui ai sciemment éclaboussé les genoux et ai lâché la boîte sur le tapis en disant :

— Et merde !

Et, bien entendu, il s'est machinalement penché en avant pour la ramasser. Ma main droite, qui tenait le couteau en acier de Soligen, le lui a enfoncé, du côté droit, au-dessus de la ceinture du trench-coat dégueulasse. Autrement dit par derrière pour lui couper le foie en deux. Alors, il s'est redressé, pris sans doute par une effroyable douleur, et a fait deux pas. C'était tant mieux. Il crèverait sur le carrelage et non pas sur le tapis ; il m'évitait des problèmes de nettoyage.

Aucun cri ne sortait de sa bouche immensément ouverte sur la canine manquante. Sa main droite se mit à fouiller sous son aisselle gauche et puis il s'écroula. Sa tête fit un bruit sourd et

effrayant sur le carrelage. Autour du couteau fiché dans son dos, une tache de sang de plus en plus énorme à chaque seconde. Il fallait qu'il cesse de vivre avant que je n'enlève le couteau, sinon la pression artérielle ferait que du sang aspergerait tout, à commencer par mon costume en alpaga. J'allumai une cigarette et allai boire un peu de scotch. J'allai siroter devant lui. Ma barbe avait besoin d'un bon coup de rasoir.

Au bout de deux ou trois minutes, sa main droite essaya encore de m'attraper, puis il rota du sang noir, salopant tout. Ce devait être fini. Je parvins encore un moment à fumer en silence et à boire en le regardant. Lorsque j'enlevai le couteau pour le rincer à l'évier, le sang sortit encore un peu, mais il n'y avait visiblement plus aucune pression dans les artères. Ce corps-là n'était plus qu'un vieux pneu dégonflé.

Sylvie fit sa réapparition, dit :

— Je savais bien que tu... qu'il ne... Oh ! Quelle ordure, ce type. Simon : ça allait bientôt faire deux heures qu'il me tourmentait. Et quand tu lui as dit « d'accord », que j'ai cru que tu...

Je lui caressai les cheveux, demandai :

— Qui l'a vu ?

— Personne, je crois.

Ça me paraissait improbable, mais je ne répondis rien. La nuit venue, je commençai par le dévêtir entièrement et lacérai ses vêtements que je fis brûler dans la chaudière par petits paquets. A trois heures du matin, complètement plein de whisky, je le traînai dans sa BX et me



mis à monter vers Sankt-Anton. Sylvie me suivait au volant de la Jaguar et je portais des gants. Ensuite, je pris la route qui longe la Rosanna en direction du Kaltenberg, qui culmine à deux mille huit cent quatre-vingt-seize mètres. Joli petit vallon que le Verwalltal.

Je m'aperçus, lorsque les roues avant de sa BX heurtèrent de la glace, que je n'avais plus aucun sentiment autre que celui de ma pure et simple vie organique.

Je chaussai les chaussures à crampons, m'armai du piolet et le sortis de la voiture. Il me parut qu'il commençait à raidir, mais sans doute était-ce une idée de ma part. Je l'attrapai par les cheveux et me mis à le tirer sur la glace. Trois cents mètres à faire, à peine, sous la lune. Lorsque je vis que j'étais sur le glacier, je me mis à creuser avec le piolet, à peu près à tâtons. Coups sourds que j'imaginai se répercutant sans fin à travers le vallon. En fait, je devais faire beaucoup moins de bruit que je ne le pensais. Au bout d'une petite demi-heure, j'estimai avoir fait dans la glace un trou bien suffisant pour y loger sa saloperie de corps de merde. C'est vrai qu'il avait un sexe très gros... Je remis de la glace par-dessus en me disant qu'au moins voilà un membre qui ne forcerait plus aucun vagin, eus un rire assez hystérique et retournai aux voitures. A quatre heures et demie, je pouvais garer la BX fermée à clef devant la gare de Sankt-Anton et monter dans la Jaguar. Sylvie me serra la cuisse avec une violence extrême.

Je lui dis qu'elle avait été parfaite dans ce plan

impromptu, et ses cheveux virevoltèrent dans le mouvement de sa dénégation.

Elle fit des cauchemars, cette nuit-là, s'agrippant à moi comme une noyée. Je m'éveillai à onze heures et allai me faire du café. C'était consternant : j'avais beau essayer, je ne parvenais toujours pas à avoir le moindre sentiment. Même en me forçant. Mais, sans doute, est-il impossible de se forcer à avoir des sentiments.



## A LA FIN OU AU DÉBUT ?

L'autorisation d'utiliser une machine à écrire m'a été donnée la semaine dernière. Mon psychiatre a fait valoir auprès de l'administration pénitentiaire que ce serait un document intéressant pour des études criminologiques et, d'après ce que j'ai compris, c'est un bon copain du garde des Sceaux.

Rappelons les faits : la France a émis un mandat d'arrêt international contre moi dans le courant du mois de juin. Sylvie, enceinte de six mois, et moi, nous étions installés à Breuil Cervinia pour la réalisation de ce complexe hôtelier dans le Val d'Aoste. Comme prévu. Le 4 juillet, pas moins de douze carabiniers ont cerné la maison et il n'y avait plus qu'à comprendre que ce fumier de Dumas, — j'avais beau eu le tuer — avait laissé tous les éléments de son enquête dans les mains d'un notaire, à charge pour lui de les expédier au parquet de Valence s'il ne donnait plus signe de vie. Ils ont arrêté Sylvie, également, pour complicité. On ne voyait pas que les carabiniers seraient tendres avec une